

Il n'y a rien, mais il y a le prix Nobel

The Postman Always Rings Twice, de James M. Cain, New York, Vintage books, 1978 (Alfred A. Knopf 1934).

Pierre Vadeboncoeur

Volume 23, numéro 5 (137), septembre–octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1981). Compte rendu de [Il n'y a rien, mais il y a le prix Nobel / *The Postman Always Rings Twice*, de James M. Cain, New York, Vintage books, 1978 (Alfred A. Knopf 1934).] *Liberté*, 23(5), 108–111.

Vu d'ici

PIERRE VADEBONCOEUR

The Postman Always Rings Twice, de James M. Cain,
New York, Vintage books, 1978 (Alfred A. Knopf, 1934).

Il n'y a rien, mais il y a le prix Nobel.

J'ai lu *The Postman Always Rings Twice*, de Cain. Ses personnages sont des insectes. Leur façon d'être est pour ainsi dire réduite à rien : des pulsions, des gestes, des actes, des décisions méditées mais par calcul, jamais pensées par philosophie, pas même implicite, pas même infuse ou naturelle, ou héritée par civilisation. Je crois voir grouiller des coléoptères. Je prends à dessein de la distance ; je sors de l'histoire que l'auteur raconte et je les regarde objectivement en essayant de comprendre l'universalité qu'ils incarnent.

Simple indice : il n'y a dans les dialogues aucune parole pouvant laisser penser qu'un personnage, peut-être, voudrait, même faiblement, le bonheur d'un autre. Chacun pour soi. L'amour, ici, n'y change rien. De même, aucun passage du narrateur lui-même n'exprime la moindre sollicitude envers quiconque.

L'immédiateté, puis rien. On touche là à l'obscénité de l'esprit, et ces personnages en sont possédés. Tous. La langue du récit, rapide, élémentaire, est à peine moins indigne, comme langue, que celle des personnages et ne suggère aucune sorte d'élévation. C'est écrit en américain, mais le plus terre à terre, le plus limité ; bâclé, dirait-on si l'on ne supposait que l'écrivain sait tout de même ce qu'il fait en utilisant ce langage elliptique, téléscopé, où notamment les locutions passe-partout court-circuitent l'expression idoine, nullement cherchée celle-ci, au contraire laissée de côté précisément sans réfléchir, comme on parle dans une certaine Amérique vulgaire et débraillée, par reflet d'une âme indifférente à la qualité du verbe, des sentiments, des espoirs, des êtres et des fins. Il y a certes de l'art dans tout cela, mais cet art, et sa matière, que signifient-ils ? C'est là-dessus que

je m'interroge, d'ailleurs sans préjugé et reconnaissant au contraire l'efficacité du procédé comme la légitimité du regard . . .

Un autre indice. Ce roman, qui met en scène deux amants et un mari visqueux, imbécile et bonasse, est le récit de deux complots successifs de la part de ceux-là pour assassiner celui-ci, puis du meurtre, du procès et d'un dénouement, mais, comme dans un western, ces différentes péripéties, aussi violentes et odieuses que possible, *ne font pas*, cela étonne, *une tragédie* . . .

Autre chose. Pas un instant de *conscience* dans tout ce livre. À moins que l'ensemble, à vrai dire, ne pose la question spirituelle qui est omise dans le texte comme elle est absente de la pensée des personnages. Mais les acteurs, eux, en tout cas, s'en passent. Et c'est sur eux que je me penche ici, non d'abord sur la littérature ; car enfin, voilà des gens qui sont plus ou moins des automates et ils m'importent ici plus que tout puisque j'aperçois bien qu'ils représentent une humanité réduite à elle-même et intimement privée du secours (ou de l'espace) de l'Idée.

Tout en lisant, je cherchais à les regarder fixement. Ils foisonnent aux États-Unis et partout, ils vivent, nous vivons semblablement, et peu importe que ce soit avec des conséquences moins ignobles. Qu'est-ce que je voyais ? De fortes natures, mais comme excommuniées de toute culture, aveugles à celle-ci, livrées donc à leur anarchie misérable. Par définition, il n'y a pas de degrés par lesquels on puisse distinguer des actes purement existentiels entre eux. Il s'agit simplement et uniquement d'avoir ce que l'on veut, comprenez-vous ?

L'homme engagé veut la femme de son patron ; celle-ci veut l'homme engagé ; le patron, qui est un crétin ridicule, ne veut rien, mais les deux premiers veulent sa mort ; le procureur veut la tête des assassins, l'avocat de la défense veut leur argent en même temps qu'il veut gagner la partie, autrement dit sa « cause » ; des représentants des assurances ne veulent rien payer ; l'homme à tout faire de l'avocat veut après coup faire chanter l'homme engagé et la femme, grâce à un document encore compromettant, de manière à prendre tout leur bien et même un peu plus ; tout le monde à peu près veut tromper tout le monde, à n'importe quel prix ; et remarquez qu'on n'est pas dans un banal roman policier.

Toute une humanité vit ainsi, sans doute, et du matin au soir pense à ce qu'elle veut avoir. Entre ce sujet et cet objet, le

rapport est constamment direct. Je la regarde se démener dans les personnages de Cain. Je la contemple du point de vue d'où pourrait tomber sur eux une quelconque lumière, dont aucun reflet ne leur arrive ni n'attire un seul moment leur attention. Point d'espace, point de délai entre l'homme et la chose convoitée. Relation absolument primaire entre les deux. Personne ne se laisse distraire le moindre moment de ce qu'il poursuit. Nul ne bénéficie du plus petit recul. Le sujet touche à l'objet. Un point, c'est tout. La culture est raide morte. Mais je sais que cette immédiateté est assez ce que l'époque enseigne, notamment à la jeunesse.

Par le biais d'une petite analyse comme celle-là, on peut comprendre un peu ce que c'est que la culture, notion souvent évanescence et qu'on applique à ce qui est anti-culture. En ce cas, la somme des faits de non-culture est baptisée culture. C'est un pur contresens. Glissement de langage qui suit le glissement contemporain des réalités : le mot culture accompagne les choses humaines jusque dans la non-culture, qui s'étend aujourd'hui à perte de vue, et là où il n'y a plus que des faits il y a encore l'idée, qui n'y est plus qu'un mot. C'est comme si on disait que la forme est encore dans l'informe. Cela n'a strictement aucun sens, vu le principe de contradiction . . .

Cette confusion est plus importante, a plus de conséquences qu'il n'y paraît d'abord. La « culture » dont je parle pourrait avoir une influence désirable ? C'est le problème de l'identique dont on attendrait une action sur l'identique. Si la non-culture est reconnue comme culture, alors il ne faut pas attendre de celle-ci, qui n'est plus rien, qu'elle fasse quelque chose, si ce n'est servir de modèle à l'absence du principe ; l'existence à l'existence et à elle seule. Pareil existentialisme n'est pas un humanisme. Ce qui est sûr, c'est que la culture, il n'y a pas à dire, ne coïncide pas avec le fait. Il faut qu'elle soit d'ailleurs. Voilà tout de même une première idée claire, dont notre temps a grand besoin. Nous voilà rendus bien loin, bien loin en effet puisque nous en sommes à devoir soulever ce point. Comment le faire ? Depuis les *sources* de l'Europe. C'est en tout cas mon avis.

Enfin un dernier signal, apparent dans ce livre. Du point de vue qui m'intéresse ici, la faune qu'il met en scène est si profondément matière, si entièrement mue, inerte, psychologiquement automatique, elle est si transcendantale flouée, que ce qui

apparaît, à la limite, c'est que le salut n'a rien à voir avec elle, ne s'adresse pas à elle, au point que surgit immédiatement la question : l'homme est-il cet animal indifférent ? Mais alors, pourquoi écrire ?

Pour moi, j'ai bien choisi ; je me moque du nihilisme. Je lis d'ailleurs les sceptiques avec scepticisme. Camus a beau penser l'absurde, il écrit . . . Caligula tue, mais Camus écrit. Ce n'est pas la même chose . . . Cet écrit, via Caligula, est censé détruire le mensonge de la culture ; mais, du fait qu'il existe, il nie sa propre négation, il ment donc doublement. Faites par conséquent comme Rimbaud si vous voulez être logique : lâchez l'art, lancez-vous dans le commerce . . . Et encore . . . Mais ce n'est pas la peine d'aller prendre des leçons de néant pour tout de suite en faire quelque chose. Et recevoir pour cela le prix Nobel . . .